



HAL
open science

De la source à la cible

Yvon Keromnes

► **To cite this version:**

Yvon Keromnes. De la source à la cible. Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible, 2006, Mons, Belgique. pp.177-188. hal-00577982

HAL Id: hal-00577982

<https://hal.science/hal-00577982v1>

Submitted on 18 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la source à la cible : la fidélité...aux principes ou l'art du compromis ?

Introduction :

Loin d'être une dichotomie simpliste quoi qu'on en dise¹, l'opposition sourcier / cibliste correspond à une réalité à la fois théorique et pratique : pratique parce que comme l'a écrit J.-R. Ladmiral (1986:35), « condamné à être libre, le traducteur est un décideur » ; les décisions nécessaires devront parfois se faire entre le risque de la bizarrerie linguistique, pour tenter par exemple de faire transparaître un effet stylistique certainement voulu par l'auteur, et le désir de servir au mieux les possibilités de la langue cible pour tenter, en quelque sorte, de faire sur la langue cible un travail comparable à celle de l'auteur sur la langue source. Réfléchi, ce choix est rarement tout à fait satisfaisant. Et l'opposition sourcier / cibliste est également une réalité théorique dès lors que l'alternative paraît pouvoir être tranchée a priori, en fonction d'une axiologie propre au traducteur, et plus précisément de ce que A. Berman appelle son projet², que ce projet soit conscient ou non. S'interroger sur cette opposition, représentée ici par les deux traducteurs-théoriciens mentionnés, c'est donc chercher à définir les projets qui sous-tendent chacun de ses termes. Lorsque les positions de sourcier ou de cibliste, déclarations d'intention ou prescription, préexistent à l'activité de traduction, est-il possible de trancher entre les deux ?

1. Ethique et autorité :

Cette question peut être envisagée de deux façons : soit l'une des positions est juste, et l'autre fautive, soit les deux positions sont excessives, et la solution réside dans un moyen terme, une médiété aristotélicienne³.

Le célèbre discours de F. Schleiermacher, prononcé en 1813 devant l'Académie des Sciences de Berlin, est caractéristique de la première conception ; il oppose deux positions irréconciliables :

Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Les deux chemins sont à tel point complètement différents, qu'un seul des deux peut être suivi avec la plus grande rigueur, car tout mélange produirait un résultat nécessairement fort insatisfaisant, et il serait à craindre que la rencontre entre l'écrivain et le lecteur n'échoue totalement.

Il faut donc choisir, et le lecteur est informé un peu plus loin que la position juste est celle qui consiste à l'amener à l'auteur, c'est-à-dire la position sourcière. Mais ce texte lui-même⁴, que nous présentons dans la traduction de A. Berman, dans sa version

¹ J.-L. Cordonnier (2002:38) parle par exemple d'une opposition 'trop simpliste', ce qui donne à penser qu'il existe un simplisme idoine. Le simplisme postulé existe effectivement si l'on observe que toute dichotomie conceptuelle est une simplification, ce qui est trivial.

² Cinquièmes Assises de la Traduction Littéraire (1989:151).

³ Dans l'Ethique à Nicomaque (1107a), Aristote définit la vertu comme un juste milieu, une « médiété entre deux vices, l'un par excès et l'autre par défaut ».

⁴ Entweder der Uebersetzer läßt den Schriftsteller möglichst in Ruhe und bewegt den Leser ihm entgegen; oder er läßt den Leser möglichst in Ruhe und bewegt den Schriftsteller ihm entgegen. Beide sind so

sourcière, précisément, et jusqu'à la virgule près⁵, nous permet d'engager le débat. Tout commence avec le titre du discours, *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens*, rendu par *Des différentes méthodes du traduire*. Si un infinitif substantivé allemand (*das Übersetzen*) est une parfaite banalité, il n'en est pas de même pour son calque français. Et alors que les mécanismes de dérivation à partir du verbe permettent facilement d'opposer une activité-résultat (*die Übersetzung*) à une activité-processus (*das Übersetzen*), le choix d'un subsantif masculin en français apporte des connotations absentes du terme de départ. En choisissant de rendre *das Übersetzen* par *le traduire*, nous obtenons un texte cible plus technique, nous le rendons plus 'philosophique', en quelque sorte⁶. Et paradoxalement, en voulant être fidèle au texte source, nous confortons les préjugés du lecteur non germanophone, lequel s'attend évidemment, en lisant un philosophe allemand à rencontrer des termes qui 'font' philosophiques. Le projet des traducteurs est d'ailleurs précisé dans les notes d'introduction (1999:27), où l'on peut lire que le traducteur a voulu conserver « une bonne partie de la 'lourdeur' que le texte a en allemand ». Ce choix est parfaitement défendable : pourquoi, en effet, prêter à l'auteur une élégance qui ne lui correspond pas ? Un germaniste sera cependant frappé par le fait que la traduction soit moins claire, plus emberlificotée que l'original. Là où il est question des deux chemins dont un seul « peut être suivi avec la plus grande rigueur », on aurait pu écrire, par exemple, que « ces deux voies sont si totalement différentes qu'il faut absolument se tenir le plus strictement possible à l'une des deux ».

Nous trouvons dans le débat sur la traduction des oeuvres de Freud en français une nouvelle illustration de l'opposition irréductible entre sourciers et ciblistes ; ce débat oppose d'une part les tenants d'un respect scrupuleux, littéral, du texte source (l'équipe dirigée par A. Bourguignon et J. Laplanche pour la publication des oeuvres complètes de Freud aux Presses Universitaires de France, ci-après OCF), se réclamant des idées de sous-tendent (1984), et d'autre part ceux qui disent, avec G.-A. Goldschmidt (1988) que « nul n'est tenu de déformer le français pour montrer qu'il lit l'allemand⁷ ».

Notons qu'une spécificité de la démarche entreprise pour les OCF est la scientificité revendiquée pour le travail de traduction, ceci grâce, en particulier, à un énorme glossaire allemand-français mettant en relation terme à terme plusieurs centaines de mots du texte source et leur traduction dans la langue cible ; tous les traducteurs de l'équipe sont tenus de respecter ce glossaire, présenté dans l'ouvrage 'Traduire Freud' (1989), qui constitue une sorte d'introduction méthodologique aux OCF. Un tel glossaire est sans équivalent en traduction dans le domaine des sciences humaines, il n'existe

gänzlich von einander verschieden, daß durchaus einer von beiden so streng als möglich muß verfolgt werden, aus jeder Vermischung aber ein höchst unzuverlässiges Resultat nothwendig hervorgeht, und zu besorgen ist daß Schriftsteller und Leser sich gänzlich verfehlen.

⁵ Rappelons qu'en allemand, l'emploi de la virgule est contraint par la grammaire (une contrainte sensiblement réduite depuis la dernière réforme de l'orthographe). On écrira en allemand *je crois, que tu te trompes*, la virgule introduisant une césure qui ne semble pas 'logique' au français. Ainsi, dans la traduction du texte de Schleiermacher, la virgule après le terme *différents*, qui coupe l'articulation logique à *tel point... que...*, est plutôt du côté de l'allemand.

⁶ De même que J. Strachey, éditeur et traducteur des Œuvres complètes de Freud en anglais, rend le texte plus 'psychanalytique' quand il traduit *Fehlleistung* par *parapraxis* ou *Besetzung* par *cathexis*, remplaçant à chaque fois le terme allemand courant par un néologisme d'origine grecque.

⁷ Même s'il faut bien reconnaître que le cas est plus complexe, et que certains tenants de la position sourcière, dont A. Berman, ont émis des réserves sur la traduction des OCF.

rien de tel, par exemple, pour les traductions de Freud dirigées par J.-B. Pontalis chez Gallimard, chaque traducteur gardant une marge importante d'initiative.

Dans la querelle qui oppose M. Robert à J. Laplanche et J.-B. Pontalis, en particulier autour de la traduction du mot *Trieb*, la première met en avant l'effet produit dans la langue cible, alors que les autres se posent comme détenteurs d'une vérité du texte source : en 1967⁸, M. Robert critique la traduction du mot *Trieb* par celui de *pulsion*. Le premier terme utilisé en français était, comme en anglais, *instinct*. Puis en 1927, ce terme est brusquement remplacé par celui de *pulsion*. M. Robert remarque donc que le terme allemand est un vieux terme germanique qui fait partie de la langue courante, et qui est associé, depuis le 19^{ème} siècle, à celui d'*instinct*. M. Robert cite par ailleurs un emploi du terme *Trieb* par Freud à une époque où il ne pouvait encore avoir élaboré sa propre théorie de l'instinct. Elle ne voit donc aucune raison objective de remplacer ce dernier terme par celui de *pulsion*, qui à la fin des années soixante, peut être ressenti comme inutilement technique et pédant.

Quel est le 'projet' de M. Robert, à partir de quelle position envisage-t-elle la traduction ? Il s'agit pour elle de mettre en relation le *discours* dans l'oeuvre et la *langue* de laquelle elle est sortie. La conception singulière d'un concept par l'auteur n'est, selon elle, pas pertinente. Ainsi, à une remarque sur le fait que le *Trieb* de Freud ne soit pas celui des biologistes, pas plus qu'il ne se confonde avec celui de Schopenhauer ou de Nietzsche, elle répond (1982:30) :

la question n'est pas là, car la philologie n'a pas à discuter en l'occurrence la notion d'instinct, qui est certes discutable, mais la relation de la valeur générale du mot avec la valeur particulière qu'il prend dans le texte donné.

Nous partageons tout à fait ce point de vue. C'est par le respect de l'ancrage du mot dans la langue courante et par le respect de sa fréquence, que la traduction (ibid.:29) « laisse au lecteur français les mêmes chances de compréhension, ni plus ni moins, que celle dont profite le lecteur allemand ».

C'est précisément sur la particularité du concept que répondent J. Laplanche et J.-B. Pontalis. L'argument qu'ils opposent est celui de la nécessité d'être spécialiste de la question (1982:32) :

qui songerait à confier la traduction de Kant à un germaniste non philosophe, à un non-spécialiste ?

On remarquera que l'argument invoqué et la discipline convoquée dans cet argument ne sont pas destinés à convaincre l'interlocuteur, mais à l'intimider en le renvoyant à son ignorance⁹. Arrêtons-nous donc un instant sur cet argument, qui est un poncif du genre. Lorsqu'on demande à un philosophe s'il faut être germaniste ou philosophe pour traduire un philosophe allemand, il répondra assez fréquemment (mais faut-il s'en étonner ?) qu'il faut être philosophe, et qu'être germaniste n'est absolument pas indispensable.

⁸ Les entretiens avec M. Robert puis J. Laplanche et J.-B. Pontalis, parus cette année-là dans le journal *Le Monde*, sont repris dans la revue *Meta*, XXVII/1 (1982).

⁹ J. Laplanche et J.-B. Pontalis sont en effet les principaux lexicographes de l'oeuvre de Freud, auteurs d'un *Vocabulaire de la psychanalyse* qui est un classique jusqu'en Allemagne ; ils réunissent à eux deux une érudition peu commune sur l'oeuvre de Freud.

Questionné plus avant, le philosophe racontera sans doute l'anecdote d'un célèbre traducteur de Hegel ayant appris l'allemand en traduisant Hegel. Cette anecdote est probablement authentique (hélas !), mais il est navrant qu'elle continue à être colportée, car le fait qu'elle puisse être considérée susceptible de conforter une position théorique sur la traduction pose problème. B. Lortholary remarquait justement à propos de la traduction des OCF (1989:151) :

on est confronté à une situation où les gens qui traduisent Freud ont appris l'allemand dans Freud, pour la grande majorité, de même que les traducteurs de Heidegger ont appris l'allemand dans Heidegger, et ainsi de suite – ce qui fait qu'ils sont incapables de voir ce qui est de l'auteur et ce qui est de la langue. Une bonne part du mal vient de là.

B. Lortholary rejoint ici M. Robert en affirmant le caractère déterminant du paramètre que constitue la langue, mais M. Robert présente ce caractère de façon plus radicale encore par rapport au savoir disciplinaire (1989:29) :

l'établissement d'un texte ne relève pas en tant que tel de la discipline dont il dépend intellectuellement, mais d'abord, exclusivement, de la philologie.

On peut pourtant avancer des raisons pour justifier la nécessité d'une formation philosophique lorsqu'il s'agit de traduire des textes philosophiques, ou psychanalytique dans le cas de textes psychanalytiques, en particulier le fait que de tels textes entretiennent le plus souvent des liens avec d'autres textes du même auteur, ou appartenant à une tradition qu'il importe de connaître ; être philosophe est donc probablement nécessaire pour traduire la philosophie. Est-ce suffisant ? Pour le lecteur philosophe, sans doute, mais pour les autres, on peut en douter. M. Robert aurait sans doute admis la nécessité d'une connaissance de l'intertexte, elle qui, traductrice de Kafka, lisait tout ouvrage mentionné par l'auteur, dans sa correspondance ou son journal, afin de mieux approcher son univers mental. Mais l'opposition sourcier / cibliste en recouvre ici une autre, avec d'un côté ceux qui mettent en avant dans la traduction un contenu fermé, nécessitant une herméneutique spécialisée, et ceux qui envisagent le sens comme ouvert, essentiellement construit dans un rapport du texte à la langue, et qui mettent donc celle-ci en avant.

Dans la suite de leur article, J. Laplanche et J.-B. Pontalis citent des exemples d'emploi du terme *Instinkt* chez Freud, *Instinkt der Tiere* (instinct animal), *instinktives Wissen* (savoir instinctif), pour montrer que Freud opérait sciemment la distinction entre les deux termes *Trieb* et *Instinkt*. Mais préoccupés par le contenu psychanalytique, ils négligent de s'interroger sur ce qui, dans la langue, a pu motiver chez Freud le choix de *Instinkt* plutôt que de *Trieb* : *Trieb der Tiere* paraît redondant, comme si *Trieb* désignait ce qui meut le vivant, et était en quelque sorte co-définitoire de l'animal ; *triebhaftes Wissen* paraît simplement curieux : le *Trieb* pousse à l'action, pas au savoir. On pourrait au mieux interpréter cette expression comme *savoir obtenu suite à un besoin compulsif*, ce qui nous éloigne quelque peu du propos de Freud. Bref, d'une part, la distinction est ici dans la langue, ce qui n'étonnera pas si nous admettons avec D. Bollinger qu'il existe toujours une différence entre deux synonymes, *Instinkt* en allemand ne renvoie pas obligatoirement à l'action, mais pourra préciser une dimension intellectuelle — J. Laplanche et J.-B. Pontalis (1989:34) renvoient d'ailleurs avec raison à Descartes pour cette question d'une quasi-connaissance de l'animal — et cette distinction n'est donc

sans doute pas un choix délibéré de Freud pour établir une différence conceptuelle, puisque l'alternative n'existe pas véritablement dans la langue. Par ailleurs, ces distinctions entre *Trieb* et *Instinkt* étant posées, rappelons que les deux termes restent extrêmement proches et de façon générale relativement interchangeable¹⁰.

Mais ce qui importe ici, c'est que J. Laplanche et J.-B. Pontalis n'apportent aucun argument décisif pour montrer que *Trieb* devrait chez Freud être dans tous les cas traduit par *pulsion*. Et pourtant, au fil des traductions, le terme *pulsion*, à mesure que les idées de Freud se popularisaient, s'est bel et bien imposé jusque dans la langue courante, sinon dans notre vocabulaire de tous les jours, du moins dans celui de la vulgarisation scientifique ; c'est de même à l'oeuvre de Freud que le terme tabou, d'origine polynésienne, doit sa popularité, alors qu'au début du 20^{ème} siècle, E. Durkheim en critiquait l'emploi. Ce qui montre que les mots, dans les langues, ont un destin qui échappe au contrôle de ceux qui décident de les employer ou non, et que ce n'est pas toujours la justesse initiale de leur emploi qui préjuge de leur succès.

2. Une théorie qui est bonne... en théorie :

Si le débat opposant sourciers et ciblistes est loin d'être clos, dans le cas des OCF, les sourciers bénéficient d'appuis non négligeables lorsqu'ils se placent sous le patronage d'A. sous-tendent et qu'ils obtiennent le soutien explicite de l'écrivain M. Kundera. L'équipe des OCF se réclame en effet des idées exprimées dans *L'épreuve de l'étranger* (1984), ouvrage dans lequel A. sous-tendent fustige les a priori idéologiques conduisant à une tradition normalisante d'une certaine traduction cibliste, française en particulier. Le soutien de M. Kundera a été exprimé dans un article du journal *Le Monde*¹¹ intitulé 'l'art de la fidélité'. Commençons par les idées du grand écrivain d'origine tchèque, connu aussi bien pour ses essais sur la fiction que pour ses romans, et qui s'intéresse de près aux problèmes de la traduction :

L'autre jour, j'ai reçu un livre, édité en 1989, qui m'a émerveillé. A la nouvelle traduction de l'oeuvre complète de Freud, on a ajouté un tome à part intitulé *Traduire Freud* (1), où les traducteurs expliquent leur travail, justifient leurs choix ; ils nous offrent, par exemple, un « Dictionnaire raisonné » d'une soixantaine de mots-clés de Freud qui contient : analyse sémantique du mot allemand ; examen de ses traductions françaises précédentes ; raisons qui ont mené à la nouvelle solution. Je me suis dit : c'est avec cette passion de l'exactitude qu'il faudrait traduire non seulement les grandes oeuvres savantes, mais aussi les grands romans ».

Il s'agit de l'ouvrage *Traduire Freud* mentionné plus haut, exposant le projet et la méthode de traduction des OCF. La théorie est excellente a priori, nous dit M. Kundera, qui ne semble pas s'être penché sur la traduction elle-même. Notons qu'il n'a peut-être pas lu non plus l'ouvrage qu'il mentionne dans sa totalité, puisqu'il ne dit rien du glossaire allemand-français attribuant à chaque terme clé une unique traduction, lequel, avec près de 200 pages, représente l'essentiel de l'ouvrage.

¹⁰ Notons que dans le dictionnaire des frères Grimm, le terme *Instinkt* est défini comme... *Naturtrieb*.

¹¹ Article paru le 26 mai 1995. Ce soutien dont J. Laplanche s'enorgueillit (cf. *Le Monde* du 7 février 2003) n'est d'ailleurs pas sans ironie, puisque la traduction des OCF revendique le statut d'oeuvre scientifique, en opposition avec ce que peut représenter la traduction littéraire.

Invité lors des Assises de la Traduction Littéraire consacrées à la traduction de Freud, A. sous-tendent (1989:112) commence par rappeler ses principes exposés dans L'épreuve de l'étranger, tels qu'ils définissent la position de sourcier :

une traduction qui se veut véridique, doit respecter jusqu'à un certain point, impossible à déterminer a priori théoriquement, l'étrangeté de ce texte étranger. Et cela, d'abord en se présentant comme ce qu'elle est : une traduction, et non pas un original.

Plus loin (p. 113), définissant la traduction en tant qu'acte éthique, il exprime sa conception de ce que peut représenter l'apport d'une traduction pour la langue cible :

une traduction ne peut féconder véritablement la culture et la langue traduisante que si, jusqu'à un certain point également, elle est littérale, que si elle est rapport à l'original – et là évidemment commencent les difficultés – que si elle est rapport à la textualité de l'original, mais également à la langue de l'original.

Les nuances, les réserves et la reconnaissance des difficultés pour mettre en pratique un tel programme doivent ici être soulignées. Plus loin encore, A. sous-tendent (p. 114) pose les quatre critères qui, selon lui, vont permettre d'évaluer une traduction :

en fonction, premièrement, du fait qu'elle a un projet ou non – parce que beaucoup de traductions n'ont pas de projet ; deuxièmement en fonction du fait que le projet est complet ou non, vise à la fois l'hétéronomie, c'est-à-dire le rapport à l'original, et l'autonomie ; en fonction également de l'adéquation de ce projet à son objet, le texte à traduire ; et ensuite en fonction de la cohérence de la réalisation de ce projet.

Et pour ce qui concerne la traduction des OCF, son jugement est clair (115) :

Non seulement [ce projet] me paraît cohérent mais, tel qu'il est exposé dans ses grandes lignes en tout cas, il est effectivement en conformité avec les « idées » que j'ai pu soutenir.

Et enfin (p. 121), A. sous-tendent loue la dimension systématique de la mise en oeuvre du projet des OCF :

ce qui témoigne d'un grand esprit de rigueur est qu'il n'y a pas eu de compromis bâtard entre la littéralité d'un côté, et [la prose scientifico-élégante à la française¹²] d'autre part.

Bref, avec la traduction des OCF, nous avons donc affaire à un projet adéquat, et réalisé de façon systématique. Pourtant, lorsqu'il examine le texte traduit, A. sous-tendent constate (p. 115) que « les impressions sont plus mêlées ». Or, il semble bien que ce qui pose problème dans la traduction des OCF résulte précisément de cette systématisme de mise en oeuvre louée par sous-tendent Dans l'article mentionné plus haut, M. Kundera précisait encore sa conception de la fidélité en traduction :

¹² Notons que, de même qu'un compromis est nécessairement 'bâtard', sous la plume de A. Berman et d'autres théoriciens sourciers, une prose sera généralement d'une élégance 'à la française', ce qui représente une sévère critique (cf. J.-R. Ladmiral, 1994 :39). Pas de médiété ici, et la valorisation de la langue source semble se faire au détriment de la langue cible : le mépris de la différence culturelle constaté dans certains excès ciblistes se voit remplacé, dans un effet de miroir, par la haine de soi.

La fidélité d'une traduction n'est pas chose mécanique, mais exige inventivité et créativité. La fidélité en traduction est un art.

Il ne s'agirait donc pas, pour respecter au mieux le texte source, d'appliquer le plus systématiquement possible un programme, mais de mettre en place, face à des problèmes particuliers, des solutions dictées en partie par l'inspiration et le savoir-faire du traducteur. Evidemment, là où une commission terminologique impose un glossaire de 200 pages, on imagine aisément que la créativité du traducteur se trouve quelque peu restreinte¹³. L'un des termes de ce glossaire est le mot *Angst*, qui dans les OCF doit systématiquement être traduit par le mot *angoisse*. Lors des Assises de la Traduction Littéraire consacrées à Freud, J.-R. sous-tendent (p. 153), qui a lui-même traduit un texte de Freud (*Le petit Hans*), raconte comment, rendu sensible à l'argumentation de J. Laplanche, il a été conduit à reprendre sa propre traduction des occurrences de *Angst* dans ce texte. Et son constat est le suivant :

je me suis aperçu effectivement que, dans l'immense majorité des cas, *Angst* pouvait, et donc sans doute *devait*, être traduit par *angoisse*, mais que, sur trois, quatre, cinq occurrences — sur un livre, c'est peu — il me paraissait très difficilement devoir être traduit par *angoisse*.

Un exemple beaucoup discuté est l'expression *Angst vor dem Pferd*, que l'on ne se résoudra pas à rendre par *l'angoisse devant le cheval*, mais plutôt par *la peur du cheval*. C'est donc bien l'absence de compromis qui pose problème ici. Ce qui semble montrer le caractère excessif des positions théoriques sourcières que nous avons présentées. En pratique, comparons à présent différentes traductions de l'un des essais de Totem und Tabu (1912) par S. Jankelevitch (1965), M. Weber (1993) et J. Altounian et al. (1998) pour les OCF. Le titre de l'essai, *Die Inzestscheu*, est traduit respectivement par *la peur*, *l'horreur* et *la crainte de l'inceste*. Le terme de *peur* est sans doute le plus général, bien plus général que *Scheu*. Le Trésor de la Langue Française définit la *peur* comme un « état affectif plus ou moins durable [...] qui accompagne la prise de conscience ou la représentation d'une menace ou d'un danger réel ou imaginaire ». Toujours dans le TLF, *l'horreur* est définie comme « violent saisissement d'effroi accompagné d'un recul physique ou mental, devant une chose hideuse, affreuse », et la *crainte* comme une « inquiétude éprouvée à l'égard de quelqu'un, de quelque chose, d'un fait, d'une action, qui constituent une source de danger ». Par rapport au terme le plus général, *horreur* marque donc l'intensité du sentiment et sa manifestation physique, alors que *crainte* met plutôt de côté cette intensité. Ce dernier terme est une traduction littérale de *Scheu*, la plus courante ; le terme allemand évoque en effet davantage le comportement de la biche à l'orée du bois que celui des peuplades décrites dans Totem und Tabu. Quant au choix de *horreur*, M. Weber s'en explique dans une note de bas de page (p. 72) :

¹³ Et pourtant, c'est bien l'inverse qui est annoncé dans le projet des OCF (1989:12) : « Nous posons donc d'emblée que le traducteur n'a pas droit à une moindre liberté créatrice à l'égard de sa propre langue que le penseur ou le poète. Sans forcer arbitrairement et sans nécessité la langue française, il s'emploie à en utiliser au maximum les ressources souvent insoupçonnées ». Comment alors peut-on y lire *Wo Es war, soll Ich werden* (Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse) traduit par *Où ça était, je (moi) dois (doit) devenir ?*

A la traduction par « crainte de l'inceste », reçue dans la littérature psychanalytique contemporaine, nous avons préféré celle d'« horreur de l'inceste », car *Scheu* nous semble dénoter ici, comme c'est le cas dans d'autres emplois, à la fois la crainte et l'aversion, et être employé dans une acception proche de celle d'*Abscheu* (horreur, répulsion, abomination). Nous serions, du reste, portée à croire que son sentiment linguistique interdisait à Freud d'employer « Inzestabscheu ». Cf. la traduction de J. Strachey dans la Standard Edition : « The horror of incest ».

Si l'argument du 'sentiment linguistique' n'est pas entièrement probant, celui de la dénotation, en revanche, l'est tout à fait, puisqu'il s'agit de décrire les mentalités de peuples au sein desquels l'inceste est puni de mort. Nous avons donc, avec crainte et horreur, deux traductions caractéristiques respectivement de l'approche littéraliste, sourcière, et communicative, cibliste. Mais dans la suite du texte, l'opposition est moins marquée. Pour un certain nombre d'expressions, M. Weber et l'équipe des OCF traduisent de façon très similaire, et parfois même l'identique : *seine Denkweisen* est rendu respectivement par *son mode de pensée* et *ses modes de pensée (sa mentalité* chez S. Jankelevitch), *von denen wir glauben, daß sie den Primitiven noch sehr nahe stehen, viel näher als wir* est traduit par *dont nous croyons qu'ils sont encore très proches des primitifs, beaucoup plus proches que nous* chez M. Weber comme dans les OCF, les deux traductions étant plus littérales que celle de S. Jankelevitch (que nous considérons comme étant beaucoup plus proches des primitifs que nous ne le sommes), mais si *Naturvölker*, traduit par *peuples primitifs* chez S. Jankelevitch et M. Weber, est rendu, comme on pouvait s'y attendre, par *peuples de la nature* dans les OCF, en revanche, *Ureinwohner des jüngsten Kontinents, Australien* (*peuples primitifs* chez S. Jankelevitch) est traduit par *aborigènes* dans les OCF comme chez M. Weber : ces deux traductions, qui entérinent l'usage dans la langue française, correspondent à une démarche cibliste.

Conclusion :

Les positions théoriques a priori de sourcier et de cibliste semblent difficilement conciliables. Il faut sans doute choisir, comme le pensait F. Schleiermacher. Mais le fait que ce choix puisse préexister à la pratique, tout comme la pérennité des débats sur la question, nous conduisent à penser que cette opposition théorique est en partie au moins idéologique. Dans leur forme absolue, ces deux positions sont excessives. A. Berman a bien montré les excès ciblistes consistant à rendre toute littérature étrangère dans un français classique passe-partout, mais nous voyons aussi les excès d'un projet sourcier qui peut produire un texte cible hermétique. A l'extrémité du pôle sourcier, nous trouvons une radicalisation de l'unicité de l'expérience humaine, et donc sa non-traduisibilité, de son incommunicabilité. Freud ne parlait pas allemand, peut-on lire dans l'ouvrage *Traduire Freud* (1989:45), il parlait le *freudien*, qui « peut presque être considéré comme un idiome de l'allemand ». On peut y lire aussi (p. 13) que « par essence, une langue ne saurait être traduite dans une autre ». Nous retrouvons ici, implicitement, la thèse du déterminisme linguistique de Sapir et Whorf. Au fond, pour les sourciers, la traduction n'est peut-être qu'un pis-aller. A l'autre pôle, nous trouvons des sémanticiens optimistes, confiants dans les possibilités de la traduction. Il n'est sans doute pas indifférent que J.-R. Ladmiral (1986:35) rapproche les termes *cibliste* et

cibiste, suggérant « la double idée de modernité [...] et de communication¹⁴ », et le phénomène de *déverbalisation* qu'il décrit¹⁵ (ibid., p. 36) n'est pas sans rappeler le *mentalais* présenté par S. Pinker (1994). Parmi les excès de ce côté-là, nous trouvons un postulat universaliste le plus souvent défendu par simple ignorance de la diversité des langues, et qui a pu faire croire que la traduction automatique serait une simple question de transcodage. Deux positions, donc, qui correspondent à deux visées, la première que nous appellerons *ésotérique*, la seconde *exotérique*. Mais, le lecteur l'aura senti, nous n'essayons pas de faire l'équilibriste entre les deux positions théorique, nos affinités sont du côté universaliste. Malgré tout, les arguments relativistes ne peuvent être écartés d'un simple revers de main.

J.-R. Ladmiral écrit (1994:113) que c'est dans la pratique qu'est dépassée l'objection préjudicielle ; nous avons vu que c'est aussi dans la pratique qu'est dépassée l'opposition sourcier / cibliste : dans n'importe quel texte de sourcier déclaré, nous trouverons des passages attribuables à un cibliste, et inversement. Parce que si la traduction est un art, c'est un art du compromis. Mais pas du renoncement. Une négociation à partir d'une position parfois définie, et qui n'aboutit pas nécessairement à un juste milieu. Simplement, il faut choisir, et le choix n'entraîne pas toujours du même côté. Alors, comme l'écrit P. Forget (1997), « il faut bien traduire ».

Bibliographie :

- Aristote, 1983, *Ethique à Nicomaque* (traduction, introduction et notes par J. Tricot), Vrin, Paris.
- Berman, Antoine, 1984, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris.
- Berman, Antoine, 1989, Intervention à la table ronde : Traduire Freud, Cinquièmes assises de la traduction littéraire, Actes Sud, Arles, pp. 112-151.
- Bourguignon, André, et al., 1989, *Traduire Freud*, PUF, Paris.
- Cordonnier, Jean-Louis, 2002, Aspects culturels de la traduction, quelques notions clés, in *Meta XLVII/1*, pp. 38-50.
- Forget, Philippe, 1997, *Il faut bien traduire*, Masson, Paris.
- Freud, Sigmund, 1912, *Totem und Tabu*, Fischer, Frankfurt am Main.
- Freud, Sigmund, 1965, *Totem et tabou*, traduction S. Jankelevitch, Payot, Paris.
- Freud, Sigmund, 1993, *Totem et tabou*, traduction M. Weber, Gallimard, Paris.
- Freud, Sigmund, 1998, *Totem et tabou*, traduction J. Altounian et al., PUF, Paris.
- Goldschmidt, Georges-Arthur, 1988, *Quand Freud voit la mer : Freud et la langue allemande*, Buchet/Chastel, Paris.
- Ladmiral, Jean-René, 1986, *Sourciers et ciblistes*, in : *Revue d'esthétique*, 12, PUF, Paris, pp. 33-42.
- Ladmiral, Jean-René, 1994, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Gallimard, Paris.
- Laplanche, Jean & Pontalis, Jean-Bertrand, 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris.
- Laplanche, Jean & Pontalis, Jean-Bertrand, 1982, in : *Meta XXVII/1*, Presses Universitaires de Montréal.
- Lortholary, Bernard, 1989, Intervention à la table ronde : Traduire Freud, Cinquièmes assises de la traduction littéraire, Actes Sud, Arles, pp. 146-151.
- Mahony, Patrick J., 1990, *Freud l'écrivain*, Les Belles Lettres, Paris.
- Pinker, Stephen, 1994, *The Language Instinct*, Penguin, London.
- Robert, Marthe, 1982, *Traduire Freud*, in : *Meta XXVII/1*, pp. 29-31.

¹⁴ On songe au modèle de la communication de C. Shannon et W. Weaver (1947).

¹⁵ Et qui correspond bien à une expérience que l'on peut effectivement avoir de la traduction.

Schleiermacher, Friedrich, 1999 (1813), *Des différentes méthodes du traduire et autres textes*, traduits par A. Berman et C. Berner, le Seuil, Paris.

Whorf, Benjamin L., 1956, *Language, Thought and Reality, Selected Writings of B. L. Whorf*, edited by J. B. Carroll, MIT Press, Cambridge, Mass.